

DONATION MATERNELLE ET PHALLUS, ENJEUX D'UNE CONSTRUCTION

[Philippe Réfabert](#)

L'Harmattan | « Che vuoi ? »

2006/1 N° 25 | pages 55 à 61

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296149519

DOI 10.3917/chev.025.0055

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2006-1-page-55.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Donation maternelle et phallus, enjeux d'une construction¹

Philippe Réfabert

Le fétichisme est dans la littérature psychanalytique une figure très particulière en ceci que parmi les psychanalystes qui s'essaient à l'exposer et à la théoriser – ils sont nombreux –, aucun n'a, à ma connaissance, rencontré un fétichiste venu lui demander une cure. Freud ne s'en cache pas – même s'il ne le dit pas explicitement –, et quand il « insère les données particulières d'une histoire de malade » dans « l'exposé schématique » qu'il propose, il parle d'un petit garçon qui a subi un effroi terrible – une menace de castration par une gouvernante –, mais il s'abstient de décrire la symptomatologie dont souffre ce patient devenu adulte sinon pour dire qu'il avait une angoisse à l'endroit de son père, « une peur d'être dévoré par le père ».

Je n'ai pas plus d'expérience clinique que d'autres dans ce domaine mais je pense que la construction que Freud fait du fétichisme, construction reprise et avalisée par Lacan, est le signe d'un arrêt de la pensée, d'une stase de la pensée psychanalytique retenue aux basques de ses premiers langes. Je voudrais dire dans cet article que cette conception du fétichisme est restée tributaire des prémisses que Freud s'était données en 1900 et qu'elle n'a pas pris la mesure de l'avancée théorique que Ferenczi expose en 1929 au Congrès d'Oxford. Ferenczi, avec la notion de clivage de la psyché-soma sous le coup d'un traumatisme psychique, jette les bases d'un remaniement radical de la théorie et donc de la clinique.

L'expérience que Freud voit à l'origine du fétichisme dans le texte de 1938, intitulé « Le clivage du Moi dans le processus de défense », peut se résumer ainsi : sous le coup d'une terreur comme celle qu'une menace de castration peut susciter, le garçon à la vue du sexe de la femme, refuse la réalité – pour satisfaire la revendication (*Anspruch*) de la pulsion-, et l'accepte – pour faire droit à l'objection (*Einspruch*)

de cette même réalité. L'enfant, avant de voir-ne pas voir le sexe féminin, élève le dernier objet qu'il a vu – une chaussure, une jarretelle –, à la dignité d'un « monument ». « L'horreur de la castration s'est à elle-même donnée, dans cette création d'un substitut, un monument », disait Freud sur le même thème dans « Le Fétichisme » en 1927. Le fétiche, cet objet devenu le garant de la jouissance sexuelle, indispensable au scénario de l'acte sexuel du fétichiste, témoigne de la nécessaire ambivalence d'un objet qui symbolise la présence et l'absence du phallus chez la femme et aussi la terreur qui a provoqué cet arrêt sur image. La terreur est oubliée et le fétiche, ce monument, est le signe d'un triomphe, *das Zeichen des Triumphes*, sur cette terreur même.

Quand il s'agit de penser le fétiche, Lacan, comme Freud, y voit un substitut du pénis qui manque à la mère et en fait l'objet du désir du fétichiste. Un objet que le sujet « trouve d'autant plus satisfaisant qu'il est inanimé [...] dépourvu de toute propriété subjective, intersubjective voire trans-subjective »². Lacan, ici, comme cela lui arrive parfois, se laisse séduire par sa propre verve et le plaisir qu'il prend à égratigner les tenants de « la relation d'objet ». Et ce chemin le conduit à se gausser du fétichiste qui « sera bien tranquille assuré de ne pas avoir de déception de sa part [de la part de son fétiche]. Aimer une pantoufle, c'est vraiment avoir l'objet de ses désirs à sa portée. » Une telle conception est liée à celle que Lacan se fait du traumatisme fondateur, du traumatisme premier que l'enfant essuie d'être appelé à combler l'envie du pénis de sa mère. Sous le coup de ce trauma, l'enfant rejette au dehors celui qu'il est appelé à être par le désir maternel, un désir qui l'appelle à être ce qui n'est pas, qui le convie en somme à n'être pas ou à être un non être. Ce rejet primordial, *Ausstossung*, quand il ne donne pas lieu à un fétiche, crée le Réel, un Réel qui se trouve marqué par la valeur de $-\phi$. L'enfant, l'adulte plus tard, s'évertuera à « aimer » son fétiche ou s'échinera à déchiffrer ce Réel, un fétiche ou un Réel qui représentent la part de lui-même exclue *ab initio*³.

Si Freud, et Lacan après Freud, avaient entendu la proposition de Ferenczi au congrès d'Oxford, ils auraient pu imaginer que le fétiche, cet objet inanimé, pourrait être un substitut de l'enfant lui-même, celui qui est resté inanimé après un événement terrorisant qui a eu lieu sans avoir lieu, c'est-à-dire sans trouver de lieu psychique où s'inscrire. Le fétiche alors ne serait pas, comme Freud et Lacan le pensent, l'objet métonymique du sexe maternel ; il ne serait pas non plus une image sur laquelle se serait arrêté le regard de l'enfant terrorisé, non, le fétiche aurait une valeur métaphorique et symboliserait en même temps, et l'attentat meurtrier et l'enfant qui a été laissé pour mort à l'instant même et sans que rien n'y paraisse.

Donation maternelle et phallus, enjeux d'une construction

Sans que rien n'y paraisse parce que l'enfant a aussitôt été clivé en deux, d'un côté un enfant vivant mais laissé pour mort, comme endormi, et de l'autre un enfant qui se fait le gardien intraitable du premier. Le signe de triomphe que Freud note, en clinicien attentif qu'il est, vient attester qu'un meurtre a eu lieu. Un tel triomphe est le signe de l'attentat et témoigne de l'accès maniaque *a minima* d'un enfant qui a survécu à une tentative de meurtre et s'évertue à faire comme si de rien n'était. Ce « monument », ce *Denkmal*, qu'est en effet le fétiche est le signe du meurtre d'âme dont l'enfant a été l'objet. Le fétiche est l'ersatz de son âme, laissée pour morte, inanimée, comme plongée dans le coma.

G. Pommier s'exclame que « le réel c'est quelqu'un ! »⁴, et que ce quelqu'un n'est autre que « la part de nous que nous avons rejetée ». Il voit dans le fétiche cette « part de l'enfant identifiée au phallus qui manquerait à la mère ». Le *sujet* soumis au traumatisme sexuel premier, soit à cette identification impossible à laquelle il est convoqué (« le réel c'est l'impossible »), avec un phallus maternel qui est un néant, se voue à l'exploration du Réel ou... s'invente un fétiche.

G. Pommier, Lacan, à l'instar de Freud, dotent l'enfant d'une capacité de s'opposer au non-être, à ce - ϕ , que le *Penisneid* maternel l'appelle à être. Ils pensent l'enfant naturellement armé pour dire non à la Sirène qui l'appelle à combler son *Penisneid*, son « envie du pénis ». Ils tiennent l'enfant capable à la naissance de poser un oui primaire, une *Bejahung*, où se lit la trace de la division du sujet et le signe irréfutable du choix de la vie par l'enfant. Mais ils ne disent pas pourquoi ni comment l'enfant choisirait le « oui » à la vie plutôt que la voie du plaisir primaire, c'est-à-dire celle de la jouissance qui conduit à l'extinction, à l'anéantissement.

À mon sens, il n'en va pas ainsi et je pense qu'il faut soutenir que la *Bejahung*, l'affirmation de la vie, l'assentiment à la vie, le « oui » à la vie, n'est efficace que s'il est indissolublement lié à une objection à la mort, un "Non" à faire Un. Et ce don d'une objection à la mort, le don de la trace de la mort est, pour moi, ce contre-investissement – primordial –, où Freud voit le mécanisme du refoulement originaire. Quand une femme a, comme dit Rilke, « une mort bien à elle », elle invite l'enfant à joindre cette « communauté du désastre » (Jean-Luc Nancy) qui organise dans les rituels une célébration de l'adversaire qu'est la mort pour tout être parlant. La mère se fait le garant de la vie en prenant la mort sur elle, ce qui revient à se faire adversaire pour l'enfant. Ad-versaire, elle est tournée vers lui, *ad-versum*, sans relâche, même quand elle dort, et elle contraint l'enfant à se distraire de la voie la plus facile, la plus courte, celle de la satisfaction sans réserve, de la décharge orgastique de toute tension, de la *jouissance*. Ce contre-

investissement du néant crée les conditions de validité, de viabilité de la *Bejahung*, du oui à la vie.

Quand la mère fait ainsi objection à la mort, qu'elle s'interpose entre l'enfant et le néant, elle transmet la vie sur fond d'ombre, elle contraint l'enfant à se respecter – au sens où « respecter » serait regarder en arrière –, à voir cette « forme derrière lui », à voir son image à lui dans son regard à elle. Quand elle voit l'enfant sur fond d'ombre, elle l'affecte d'une limite, d'une finitude. Elle lui donne la possibilité de s'inventer son image, une image qui le représente, c'est-à-dire qui symbolise sa présence et son absence⁵. De cette façon, elle entrave la perception pure du néant, une perception pure que, plus tard – comme Rilke le note dans la suite de la huitième élégie –, l'amant entre apercevra à nouveau.

Au contraire, quand la mère est distraite de cette fonction de contre investissement et n'assure pas ou imparfaitement une objection à la mort, occupée qu'elle est à cacher, nier ou désavouer une *chose sans nom*, un crime impuni, un deuil non pleuré, une douleur non ressentie, ou qu'elle est clivée et toute affairée à tenter de masquer son clivage, l'enfant alors est conduit à composer avec la chose sans nom au lieu de le faire avec la trace de la mort, la trace de cet événement inconnaissable mais reconnu par la communauté et qui fait l'objet de rituels. Cet enfant, surtout, est convoqué à pallier la carence du contre investissement maternel, le défaut de l'inscription de la trace de la mort en lui, et choisira, pour y remédier, de sacrifier telle ou telle fonction ou aptitude pour la négativer.

Une mère, un parent, fait un enfant comme Dieu crée l'humain, à son image et à sa ressemblance, « Faisons l'Adam à notre image et à notre ressemblance » (*Genèse* I, 26). Si on tient compte du fait qu'« image » en hébreu a la même racine que le mot qui désigne l'ombre, les ténèbres et l'idole et d'autre part que « ressemblance » a la même racine que le mot qui désigne le sang -synonyme de vie-, on peut dire que le parent crée l'enfant selon l'ombre et la lumière, selon la mort et selon la vie. Il lui donne mort-et-vie, indissolublement. L'humain donne la vie sur fond d'ombre, il donne la vie et sa représentation, la vie limitée par la mort. Quand une mère crée l'enfant dans une matrice psychique dont un fait a été retranché – que ce soit par décision délibérée (à la première génération comme Sutpen dans *Absalon*, *Absalon* qui passe sous silence l'existence de son premier fils parce qu'il avait une goutte de sang noir, un silence qui a pour conséquence un inceste entre ce fils et sa demi-sœur), soit par refoulement (par l'aval de la décision de son parent), soit par nescience (à la troisième génération) –, cette chose, exclue de tout commerce, est condamnée à rester hors représentation, interdite de

Donation maternelle et phallus, enjeux d'une construction

représentation, et ne peut acquérir – paradoxalement –, le statut d'extériorité.

Le refoulement originaire, une mine que Freud a eu le mérite d'ouvrir, même s'il l'a abandonnée à peine l'avait-il ouverte, J. Lacan, lui, a eu le mérite de la rouvrir en inventant le concept de Sujet qui en procède : « Le sujet [...] ne se constitue que de l'*Urverdrängung*, [le refoulement originaire] de la chute nécessaire » d'un signifiant premier « [...mais] ne peut y subsister comme tel – puisqu'il faudrait alors la représentation d'un signifiant pour un autre, alors qu'il n'y en a qu'un seul, le premier ».

Pour Lacan, ce signifiant-là est le phallus maternel, - ϕ .

Je propose de penser que le phallus n'est pas le *signifiant primordial* mais le signifiant premier, S_1 , qui témoigne de la disparition du signifiant primordial, S_0 , la trace de la mort. L'opération de la métaphore première transporte la valeur du signifiant primordial – la mort –, sur le signifiant premier⁶ - ϕ , qui couvre, occulte, fait tomber dans l'oubli, le signifiant primordial. Le phénomène de cette occultation, cette *chute* – qu'illustre le récit de la « chute » dans la *Genèse* –, de la trace de la mort dans l'oubli, est l'effet du refoulement originaire. Alors que le choix du phallus comme signifiant primordial équivaut à penser l'enfant tout armé pour se distraire, seul, de la voie que lui indique son désir primaire, au contraire, le choix de la trace de la mort tient compte de la nécessité de l'intervention donatrice active du *Nebemensch*, même si un animal peut remplir cet office. Le refoulement originaire crée le champ du récit, de la fiction, de l'espace de l'illusion fondatrice de l'existence, une illusion vitale née du rejet – dans l'oubli –, du signifiant primordial.

Pour revenir au traumatisme sexuel nous dirons que la façon dont la vue du sexe féminin est accueillie par le petit garçon, la façon dont le constat de la différence des sexes est assimilé, la façon dont la violence du symbolique est reçue par l'enfant, qu'il soit fille ou garçon, dépend de la qualité du don maternel, cette objection que la mère aura opposé au néant. Ce don maternel est transmis à l'enfant dans les premiers mois de son existence, intra-utérine et terrestre, dans l'alternance rythmique d'incitations et de césures. Cette alternance d'incitations sensorielles et de pauses dans laquelle l'enfant est immergé lui offre une assise qui forme la source de sa libido et le noyau inexpugnable qui lui permet de soutenir, sans s'effondrer ou se cliver, le paradoxe de la différence des sexes et de la différence des générations. L'*ananke* primaire est celle qui voit un vivant soutenir, pour l'enfant, avec l'enfant, les conditions paradoxales primaires.

Quand la vue du sexe féminin est traumatique pour le garçon, quand l'acceptation de la différence des sexes est problématique, c'est que l'enfant a subi une commotion psychique qui l'a exilé du site, créé

par les conditions paradoxales primaires, qui lui servait d'assise jusque-là. Quand un attentat meurtrier, un meurtre d'âme, est infligé à l'enfant, celui-ci se trouve, à l'instant, déporté, sans que rien n'y paraisse, du site protégé et exposé, qui était le sien jusque-là. Dans cet attentat, dans ce *meurtre d'âme*, la trace de la mort qui lui avait été donnée lui est retirée et l'enfant doit, à l'instant, pour pallier la destruction brutale du sujet – divisé –, se scinder pour créer, à compte d'auteur, un ersatz de division : un clivage.

Le don maternel consiste à « prendre sur soi le mauvais » (« le mauvais, l'étranger sont tout d'abord identiques », écrit S. Freud dans *La négation*) et à en soulager l'enfant. Mais soulager l'enfant de son double voué à la mort, c'est s'en faire le gardien pour l'en prémunir. Alors que la passion d'indifférence ou le meurtre d'âme font de l'enfant un enfant innocent, un enfant innocent exposé à tous les dangers qu'un vigile tyrannique, l'autre visage du même enfant mais clivé, s'évertue à affronter.

Ces réflexions me conduisent à faire une remarque sur le concept de pulsion de mort. Dans la perspective de pensée proposée ici, la pulsion de mort ne désigne plus – comme chez Lacan lu par Pommier –, l'attraction qu'exerce sur l'enfant la passion de la mère de combler son *Penisneid*, son « envie du pénis »⁷; et l'enfant n'est plus dans la situation d'avoir à se refuser à s'identifier à $-\varnothing$, au phallus manquant, d'avoir à faire obstacle lui-même à une attraction qui le conduirait à disparaître. La pulsion de mort, dans cette autre perspective, relève de la passion d'indifférence maternelle, de la passion de la mère de faire Un. Elle est l'expression de la passion maternelle d'effacer une discontinuité, une singularité, et le signe de l'incorporation par l'enfant de l'insistance d'une chose sans nom, interdite à l'existence.

Quand $-\varnothing$ se substitue à la trace de la mort, au rang de signifiant primordial, alors tout un pan de la clinique tombe à la trappe. Parce que la clinique qu'explore un analyste à partir du point de vue de la différence sexuelle au lieu de la considérer du point de vue de la différence vie-et-mort, est comme le paysage qu'un alpiniste découvre au sommet de la montagne où il s'est fait déposer en hélicoptère. Cet alpiniste suppose le problème résolu.

⁷Je dois à la lecture du livre de G. Pommier, *Qu'est-ce que le « Réel » ?*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2004 – où la thèse de Lacan sur le traumatisme et plus généralement sur le signifiant primordial et le refoulement originaires sont lumineusement exposées –, d'avoir été sollicité à reprendre ces questions pour proposer une autre perspective. Une perspective inspirée par les voies ouvertes par S. Ferenczi.

⁸Lacan (J.), Séminaire IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 86.

Donation maternelle et phallus, enjeux d'une construction

³Chez Lacan le second traumatisme appartient au complexe d'Œdipe. C'est celui que l'enfant essuie de rencontrer le père sur son chemin et d'avoir à le tuer fantasmatiquement pour se substituer à lui auprès d'elle et, ainsi, échapper à son sort à elle.

⁴Pommier (G.), *Qu'est-ce que le « Réel » ?*, op. cit., p. 23.

⁵La représentation n'est pas une présentation réitérée mais une présentation intensive, où présence et absence sont liées. Cf Jean-Luc Nancy, « La représentation interdite », in la revue *Le Genre humain*, n° 36, Paris, Seuil, décembre 2001.

⁶Lacan a montré avec vigueur que c'est en tant que la mère est porteuse, ou non, de la métaphore paternelle, est inscrite et s'inscrit dans l'ordre de l'échange symbolique, qu'elle assure le refoulement originaire et favorise, ou non, la naissance d'un *sujet*.

⁷Cette façon de penser est corollaire du choix du phallus comme signifiant primordial